

# Haine encouragée, haines indicibles

## Les multiples facettes de la haine en temps de guerre et de survie

Sarah GRUSZKA

Chercheuse associée au CERCEC (EHESS)  
et à EUR'Orbem (CNRS et Sorbonne Université)

Si la haine est communément associée à un sentiment négatif, excessif, qui s'accompagne potentiellement de velléités malveillantes et destructrices, elle fait l'objet d'un traitement ambivalent en Union soviétique dans le discours dominant et les normes en vigueur. D'un côté, l'image d'Épinal qui prévaut présente un tableau idyllique des rapports sociaux : une société où règnent l'harmonie, l'entraide et l'amitié. Les traits de caractère relevant d'affects répréhensibles tels que le ressentiment, l'envie, l'aigreur sont généralement le fait des anti-héros de la littérature et du cinéma, tandis que finissent toujours par triompher ceux qui savent maîtriser leurs sentiments et œuvrer pour la paix sociale. De l'autre côté, la haine peut acquérir une connotation positive : si le pouvoir désigne un ennemi – qu'il soit extérieur ou intérieur, social ou national, individuel ou collectif, fantasmé ou réel –, alors il convient d'éprouver de l'hostilité à son encontre. Autrement dit, la haine se trouve valorisée en Union soviétique dès lors qu'elle sert le dessein du régime, se rapprochant en cela de la rhétorique du III<sup>e</sup> Reich selon le philologue Viktor Klemperer<sup>1</sup>. D'affect négatif, elle se fait mot d'ordre et

---

1. « Beaucoup d'auteurs ont relevé que certains mots acquièrent dans ces langues une valeur opposée à celle qu'ils possèdent dans la langue naturelle : ainsi, dans la *lingua sovietica* comme dans la langue du III<sup>e</sup> Reich, le mot "haine" a pris une connotation positive ; de part et d'autre on parle de "haine sacrée" ou de "haine héroïque" » (KLEMPERER, 2002, p. 44).

devoir. La haine à *bon escient* serait, en ce sens, le « sentiment obligatoire de l'homme soviétique » d'après Michel Heller, qui y voit « une composante essentielle de l'humanisme socialiste », « partie intégrante du patriotisme<sup>2</sup> ». Et ce, tout particulièrement à l'ère stalinienne dont la haine serait l'« une des grandes caractéristiques<sup>3</sup> ». Sorte de constante, elle ne fluctue qu'en fonction de l'objet de la haine qui, lui, est mouvant selon les époques et les visées politiques du régime.

Les normes de conduite auxquelles le Soviétique est censé se conformer enjoignent donc aussi bien une absence d'animosité envers son semblable qu'une propension à l'hostilité *de commande*. Entre ces deux traitements d'un même sentiment, il n'y a pas nécessairement d'incompatibilité : l'encouragement à la haine peut précisément servir à maintenir et consolider l'harmonie au sein de la société soviétique. La haine fait ainsi l'objet d'une forme de régulation, relayée par l'appareil de propagande.

Dans ce présent article, nous nous proposons d'étudier les modalités de déploiement de la haine en terrain soviétique dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit d'un contexte de double pression qui vient exacerber les attentes du pouvoir vis-à-vis de l'état d'esprit et du comportement de ses citoyens : celle de la violence de guerre et celle du régime stalinien. Notre propos vise à étudier les deux revers de la haine dans ces circonstances hors normes : la *bonne* haine et la *mauvaise* (le jugement de valeur étant établi du point de vue des principes officiels) – d'un côté, celle qui est recommandée, exprimée publiquement, de l'autre, celle qui est impropre, taboue. Ce faisant, il s'agira d'interroger ce sentiment en tant que reflet des mécanismes tant de reproduction que d'infraction aux normes comportementales et émotionnelles dans l'URSS en guerre. Mais nous verrons aussi la teneur universelle – et donc l'actualité – que recèlent ces questionnements.

Cette exploration s'appuiera aussi bien sur des sources officielles primaires ou secondaires (médias contemporains aux événements et production historique des décennies suivantes) que sur des journaux personnels mis au jour après l'effondrement de l'URSS.

## De la haine idéologique à la haine nationale

Le premier objet de la haine que nous allons examiner est le plus évident : il s'agit de l'adversaire militaire. En temps de guerre, il n'y a rien d'original à ce que surgisse la détestation – aussi bien populaire qu'étatique – de l'ennemi, surtout quand il

---

2. HELLER, 1985, p. 122-124.

3. *Ibid.*

s'agit d'un envahisseur. Mais qui, concrètement, doit faire l'objet de cette haine ? Le gouvernement du pays adverse ? Ses soldats ? Son peuple ? L'idéologie au nom de laquelle le conflit est mené ? Des distinctions doivent-elles être opérées entre les décisionnaires et les autres ? Dans quelle mesure la population est-elle complice de son gouvernement et porte-t-elle une part de responsabilité ? Est-elle au contraire, elle aussi, une victime de la guerre décrétée par ses dirigeants ? Ces questions revêtent une forme d'universalité, comme on le voit dans le cas récent de la guerre en Ukraine. Dans le contexte de l'invasion de l'URSS par l'Allemagne, elles se posaient aussi : qui désigne-t-on par le mot « ennemi<sup>4</sup> » ? Les « fascistes » / « hitlériens » (dans la terminologie soviétique), les cadres de la Wehrmacht, Hitler et ses généraux, ou l'ensemble du peuple allemand ? Différentes réponses ont été apportées au fur et à mesure de l'évolution du conflit et des besoins du régime soviétique.

Dans un premier temps, une nette distinction est opérée entre les chantres du fascisme et le peuple allemand, lequel est présenté comme une victime et un adversaire des idées nazies. Seuls les premiers doivent être combattus (ce qui n'allait pas nécessairement de soi après la phase du pacte germano-soviétique durant laquelle la dénonciation du fascisme allemand avait été mise en sourdine). Même si le film de Sergej Eisenstein *Alexandre Nevski* allait, au moment de sa sortie en 1938, dans le sens d'une rupture d'avec la vision d'une guerre de classe en dessinant la vision de l'Allemand en tant qu'ennemi, la ligne qui prévaut au début de l'opération Barbarossa revient aux impératifs idéologiques marxistes-léninistes : il n'est pas question d'exécrer le prolétaire allemand (quand bien même serait-il enrôlé dans l'armée) qui est un frère de classe. Ainsi, au moment où Vjačeslav Molotov annonce l'invasion de l'URSS par les troupes d'Hitler, il circonscrit l'ennemi à « une clique de fascistes sanguinaires, les dirigeants de l'Allemagne » et dédouane très explicitement le peuple allemand dont il va jusqu'à reconnaître les « souffrances<sup>5</sup> ». Celui-ci est même présenté comme un « fidèle allié » par Staline dans sa première allocution aux Soviétiques en juillet 1941<sup>6</sup>. La presse publie ainsi régulièrement des articles

---

4. Précisons que les cibles de la haine *agréée* durant la guerre germano-soviétique ne se cantonnent pas à l'adversaire belligérant : comme on le sait, le pouvoir fait toujours la chasse aux prétendus ennemis de l'intérieur, plus ou moins masqués, et se met à déporter les peuples « suspects » pour « assainir » la société soviétique et s'assurer de sa loyauté. Le cadre de cet article ne nous permet pas de traiter de ces autres types d'ennemis.

5. « Эта война навязана нам не германским народом, не германскими рабочими, крестьянами и интеллигенцией, страдания которых мы хорошо понимаем, а кликой кровавых фашистских правителей Германии. » (*Pravda*, 23 juin 1941, p. 1).

6. *Pravda*, 3 juillet 1941, p. 1.

sur les grèves annonçant une explosion sociale en Allemagne ou qui dépeignent avec humanité des soldats allemands pacifistes, accablés par l'invasion de l'URSS et les atrocités qu'on leur ordonne de commettre, allant jusqu'à faire défection<sup>7</sup>.

Toutefois, au bout de quelques mois, cette première circonscription de la cible de la haine est abandonnée. D'une part, la haine pour motif *idéologique* ne prend pas. Le message internationaliste n'est pas assez clair, pas assez efficace, voire contre-productif sur le champ de bataille : comment être déterminé à en découdre si l'on doit respecter le soldat en face de soi dans un esprit de fraternité prolétarienne ? « Sur le front ou à l'arrière », se souvient un témoin des événements, historien de profession, à propos du début de la guerre, « nous [les Soviétiques] n'éprouvions pas de haine pour les soldats allemands » du fait même qu'ils comptaient sur le soulèvement des ouvriers et des paysans contre le fascisme<sup>8</sup>. D'ailleurs, consciente du potentiel de la rhétorique internationaliste, la propagande nazie a su l'exploiter, à l'exemple de ce tract : « Fraternisez avec les soldats allemands ! Vive la nouvelle révolution de l'Armée rouge et de tous les travailleurs d'Union soviétique<sup>9</sup> ! » Plusieurs témoignages soulignent l'étonnante confiance que les Soviétiques ont envers leurs frères allemands que l'on croit inoffensifs, et donc leur sérénité quant à la défaite imminente d'Hitler<sup>10</sup>. Cette mésestimation de l'ennemi et l'urgence de mobiliser les troupes pour repousser l'invasisseur qui ne cesse de s'enfoncer toujours plus loin dans le territoire soviétique ne permet plus de faire dans la nuance. Peu porteur, le discours de classe est délaissé, de même qu'est bientôt dissoute l'Internationale communiste.

D'autre part, le peuple allemand, aussi bien les civils que les soldats, n'apporte que de la déception : où sont les soulèvements promis ? Cette question se retrouve sous la plume de plusieurs diaristes<sup>11</sup>. Non seulement les Allemands ne montrent aucun

7. KRINKO, 2010, p. 77 ; BROOKS, 1995, p. 19.

8. Témoignage de M. Semirjaga, 1994, « Русские в Берлине. 1945 год » [Les Russes à Berlin. 1945] in *Международная жизнь*, n° 5, p. 89, (KRINKO, 2010, p. 75). Voir le journal personnel de Lena Muxina qui, quatre jours après l'invasion, est tout aussi convaincue qu'« à l'arrière, les Allemands sont confrontés à un adversaire plus dangereux que sur le front : les masses populaires affamées, conduites aux extrémités par le régime fasciste », et d'en citer pour preuves des « faits » certainement paraphrasés des médias : « dans l'armée fasciste, on pousse de force les soldats au combat, [...] ils ne veulent pas se battre contre l'Union soviétique » (entrée du 25 juin 1941, MUXINA, 2011, p. 51).

9. LOMAGIN, 2002, p. 160.

10. GILSON, 1985, p. 28 ; voir les rapports d'Andrej Ždanov, archives РЦХИДНИ, f. 77, op. 1.

11. Journal de Ljudmila Xomič, entrée du 15 octobre 1941 (XOMIČ, 2003, p. 195) ; journal de Georgij Knjazev, entrée du 1<sup>er</sup> novembre 1941 (KNJAZEV, 2009, p. 271).

signe de révolte contre Hitler et encore moins de solidarité envers les Soviétiques, mais surtout, il apparaît bien vite que les simples soldats dont on s'efforçait de présenter le visage humain se comportent avec une sauvagerie inouïe à l'égard des civils soviétiques. Cette prise de conscience se produit soit quand les Soviétiques sont directement confrontés aux méthodes allemandes (en territoires occupés ou assiégés), soit par les nouvelles qu'ils ont de leurs proches, ou encore par le biais des informations diffusées quotidiennement et massivement sur les atrocités commises par l'ennemi. Celles-ci révèlent l'ampleur de sa bestialité, semble-t-il, inédite dans l'Histoire, qui se déchaîne dans une variété d'actes totalement gratuits qui bafouent les règles de la conduite de guerre communément admises, et dont le symbole est certainement le meurtre de nourrissons. « Quelle inhumanité, quelle cruauté ! Oui, bats-toi, tue pendant les combats, c'est cela la guerre, mais faire souffrir la population sans défense, même des bêtes sauvages n'y penseraient pas<sup>12</sup>. » Cette révélation a un effet sidérant (il était auparavant impensable qu'une nation éclairée, réputée pour être la fine fleur de la civilisation européenne, soit capable de commettre des actes d'une telle férocité) et agit continuellement comme un stimulateur de la haine. « Comment un pays cultivé, qui soigne et aime même les chiens, en est-il arrivé là ? », se demande une institutrice dans la campagne de Pskov occupée. « La main de l'Allemand ne tremble pas, elle n'hésite pas à tuer, pendre, brûler vifs des gens innocents, qui ne sont coupables de rien et n'ont fait aucun mal<sup>13</sup> ! ». Dès lors, un signe d'égalité est tracé entre l'Allemand et l'« ennemi », le « fasciste ». Ce n'est d'ailleurs pas propre à l'URSS : en Grande-Bretagne, la *BBC* efface toute distinction entre les Allemands et les nazis – de même que les Américains déshumanisent les Japonais<sup>14</sup>. Le changement de paradigme se traduit non seulement dans les discours, mais aussi en actes : à la suite d'un décret d'août 1941 du Présidium du Soviet suprême, les Soviétiques d'ethnicité allemande – de la région de la Volga essentiellement, mais aussi d'ailleurs –, désormais considérés comme de potentiels ennemis, sont déportés de façon *préventive* à l'est du pays.

## La haine érigée en devoir civique

Désormais, la haine est à visée *nationale* : c'est l'Allemand – n'importe lequel – qui doit être honni et anéanti. Elle devient donc un enjeu de guerre : il faut l'activer

---

12. Journal de Feodosij Grjaznov, entrée du 25 novembre 1941.

13. Journal de Maria Guermanova, entrée du 30 octobre 1941 (GUERMANOVA, 2014, p. 59).

14. BERKHOFF, 2012, p. 167.

de toute urgence et la généraliser. Une campagne de haine est alors lancée<sup>15</sup>. Le Soviétique est sommé de l'éprouver. Légitimé, ce sentiment se fait véritable injonction, devoir civique. « Que la haine sacrée devienne notre sentiment unique et principal ! », commande la *Pravda* du 11 juillet 1942. Son absence équivaut à une faiblesse d'esprit totalement déplacée dans ce contexte : « la sentimentalité est un crime à notre époque », martèle un éditorial de presse<sup>16</sup>. Le philanthropisme, les idéaux de fraternité et d'égalité sont devenus « anachroniques<sup>17</sup> » : la nature impitoyable de l'ennemi appelle à l'être soi-même. La réévaluation de la haine permet de l'inscrire dans des valeurs nobles telles que l'idéal de justice. C'est ainsi que l'archiviste Georgij Knjazev justifie la nouvelle ligne générale : « nous [leur] répondons par la haine la plus farouche, mais une haine juste, comme envers des bandits qui se seraient glissés dans notre maison<sup>18</sup> ». En même temps, il ne semble pas adhérer complètement à cette campagne qui ébranle ses principes humanistes prônés par les grandes figures qu'il admire (Galilée, Tolstoï...).

La haine est appelée à dépasser le niveau émotionnel : elle doit se traduire en actes – en l'occurrence, la destruction de l'ennemi. C'est à l'été 1942 qu'est martelé le mot d'ordre « Tue l'Allemand ! ». Il s'exporte d'ailleurs dans le monde communiste hors Union soviétique : il suffit de rappeler la une de *l'Humanité* du 24 août 1944, « À chaque

15. Sur cette campagne, voir BERKHOFF, 2012, p. 167-201.

16. « *Мы защищаем священную советскую землю, — говорится в передовой “Ленинградской правды”, — защищаем великий город Ленина — колыбель революции, защищаем советскую власть, кровью и потом завоеванную свободу нашего народа. Смерть всякому, кто попытается ослабить волю народа к борьбе и победе над злейшим врагом нашей родины, всего человечества. Будем же бдительны и беспощадны! Кровь за кровь! Смерть за смерть! Сентиментальность в наше время — преступление...* » И как далеко в эти страшные дни тот мечтатель из Галилеи, поразивший умы и сердца людей своим учением о едином Боге, отце всех живых существ, о равенстве всех людей и братстве их... Какой анахронизм!.. Ненависть! Ненависть! Ненависть! » [« Nous défendons la terre sacrée soviétique », peut-on lire dans l'éditorial de la *Pravda de Leningrad*. « Nous défendons la grande ville de Lénine, berceau de la révolution, nous défendons le pouvoir soviétique, la liberté de notre peuple conquise par le sang et la sueur. Mort à quiconque tenterait d'affaiblir la volonté du peuple de lutter et de triompher de l'ennemi le plus acharné de notre patrie et de toute l'humanité. Soyons vigilants et impitoyables ! Du sang pour du sang ! La mort pour la mort ! Toute sentimentalité en ces temps est un crime... » Et comme il paraît lointain, en ces jours terribles, ce rêveur de Galilée, qui avait bouleversé les esprits et les cœurs par son enseignement sur un Dieu unique, père de tous les êtres vivants, sur l'égalité de tous les hommes et leur fraternité... Quel anachronisme !... Haine ! Haine ! Haine ! ], journal de Georgij Knjazev, entrée du 2 octobre 1941 (KNJAZEV, 2009, p. 207).

17. Voir citation précédente.

18. *Ibid.*

Parisien son boche ! ». En fait, cette injonction n'est pas présente dans les discours des dirigeants, mais elle est relayée par les médias et les propagandistes, mise en images (le paysage visuel en est saturé : affiches anti-Allemands qui se comptent par milliers en 1945<sup>19</sup>, cartes postales, timbres, inscriptions sur les tanks et les avions, etc., voir les illustrations pages suivantes) et en mots par les journalistes et les écrivains mobilisés à cet effet. L'encouragement à la haine et à la vengeance devient ainsi une matière créatrice, poétique, artistique. Il y a Èrenburg, correspondant de guerre au quotidien de l'armée soviétique *Krasnaia Zvezda*, en est l'exemple paroxystique et bien connu, mais il est loin d'être un cas isolé : Mixail Šoloxov, Konstantin Simonov, Aleksej Tolstoj, Aleksej Surkov, chacun produit son pamphlet inspiré par l'injonction à la haine et au meurtre. Leurs titres sont sans équivoque : (respectivement) *Tue*<sup>20</sup> !, *La science de la haine*<sup>21</sup>, *Tue-le*<sup>22</sup> !, *Tue la bête*<sup>23</sup> !, *Je hais*<sup>24</sup>. On est proche d'un culte de la haine, qui n'est pas sans rappeler le rituel des « deux minutes de la haine » obligatoire de l'État orwellien de 1984.

Ce discours haineux est rendu possible par l'(auto)déshumanisation de l'ennemi, qui se traduit par toute une terminologie de la monstruosité et de la bestialité<sup>25</sup>. « Nous avons tous compris que nous avions affaire non à des personnes, mais à des sortes de chiens dégénérés enragés par le sang<sup>26</sup> », constate le héros de Šoloxov. Plus qu'une injonction, la haine devient une profession de foi, un devoir sacré, « la synthèse des dix commandements de la Russie<sup>27</sup> » ; en témoigne l'exemple le plus cité – et le plus critiqué par la suite – de cette campagne, sous la plume injonctive d'Èrenburg :

19. Sur ce sujet, voir PISIOTIS, 1995, p. 141-156.

20. *Krasnaia Zvezda* [L'étoile rouge], 24 juillet 1942, « Убей! » [Tue !], ÈRENBURG Il'ja.

21. *Pravda*, 22 juin 1942, « Наука ненависти » [La science de la haine], ŠOLOXOV Mixail, (reproduit dans M. ŠOLOXOV, *Собр. соч.* [Œuvres complètes], t. 8, M., 1959).

22. *Krasnaia Zvezda*, 18 juillet 1942, « Убей его! » [Tue-le !], SIMONOV Konstantin ; republié dans de nombreux journaux les jours suivants et aussitôt publié en édition à part, par ex. *Убей его!. Презрение к смерти: Стихи* [« Tue-le ! Le mépris de la mort : Poèmes »], M., 1942 puis inclus dans *Стихотворения и поэмы* [Poèmes et poésies], M., 1945, p. 5-8 ; ce poème symbolise le point culminant de la rage déchaînée et est devenu un classique de la culture populaire soviétique pendant les années de guerre.

23. *Krasnaia Zvezda*, 23 juin 1942, « Убей зверя! » [Tue la bête !], TOLSTOJ Aleksej.

24. *Krasnaia Zvezda*, 12 août 1942, « Ненавижу » [Je hais], SURKOV Aleksej. Sur l'appel au meurtre de l'Allemand dans le discours officiel, voir GORJAEVA, 2002.

25. Sur ce sujet, voir GRUSZKA, 2017, p. 151-176.

26. *Pravda*, « Наука ненависти » [La science de la haine], *art. cit.*

27. WERTH, 1965, p. 299. Aleksej Tolstoj emploie ce même terme de « commandement » : « Убей зверя, это – твоя священная заповедь » [Tue la bête, c'est ton commandement sacré], *art. cit.*

Si tu ne tues pas un Allemand par jour, ta journée sera perdue [...] Si tu ne tues pas l'Allemand, c'est lui qui te tuera [...] Si tu as tué un Allemand, tues-en un autre encore – à l'heure actuelle il n'est rien de plus réconfortant pour nous autres que de voir des cadavres allemands. Ne compte pas les jours ni les verstes<sup>28</sup>, ne compte qu'une seule chose : les Allemands que tu as tués. Tue l'Allemand ! C'est ce que te demande ta vieille mère. L'enfant t'implore : tue l'Allemand ! Tue l'Allemand ! C'est ce que réclame ta terre natale<sup>29</sup>.

## De la haine de commande à la haine spontanée

Si cette campagne de haine est connue, on en sait moins sur sa réception et son impact. Bien qu'il soit impossible d'évaluer la proportion de la population soviétique qui a fait sienne cette rhétorique de la haine, on peut au moins détecter des traces d'adhésion dans leurs écrits personnels contemporains de ces événements. Une convergence de haine semble s'être produite entre les besoins du pouvoir et de la propagande d'une part (c'est-à-dire fédérer et soulever la population contre l'envahisseur, tout en canalisant les mécontentements qui pourraient être dirigés contre les dirigeants pour leur gestion discutable de la guerre) et, d'autre part, les émotions apparues spontanément au sein de la population soviétique face à la violence débridée dont font preuve les occupants.

L'absence d'une différenciation idéologique des bourreaux au profit d'une uniformisation nationale se retrouve dans plusieurs journaux personnels. Elle transparaît à un premier niveau, celui de la terminologie : les auteurs emploient bien davantage le mot « Allemand » que « fasciste » pour désigner leur ennemi. Mais elle se manifeste aussi par des refus intentionnels de les dissocier. Ainsi, ayant rapporté l'extermination des Juifs d'un village de Bessarabie trois ans après le début de la guerre, une diariste demande : « Qui est coupable ? Les fascistes ? Et le peuple allemand, il n'y est pour rien ? Pardon ! Je renonce à faire la différence. Le peuple s'est révélé digne de son gouvernement, digne du fascisme<sup>30</sup>. » On a là, en germe, toute la réflexion majeure qui se fera autour de la responsabilité du peuple allemand dans les horreurs de la Seconde Guerre mondiale, et le constat

28. Ancienne unité de distance (1 067 m), en Russie.

29. *Krasnaja Zvezda*, « Убей! » [Tue !], *art. cit.*

30. Journal de Marija Vorob'eva, entrée du 22 avril 1944 (VOROB'eva, 1944).

terrifiant de l'implication des « hommes ordinaires » dans son déroulement. « Seuls, Hitler et ses complices n'auraient rien fait », affirme Georgij Knjazev pourtant profondément attaché à l'internationalisme prolétarien et gêné par le tournant nationaliste que prend le régime stalinien pendant la guerre. « Celui qui porte la responsabilité des crimes commis devant l'humanité, c'est tout le peuple allemand, à la tête duquel se tient le monstre sanguinaire Hitler qu'il a reconnu et qu'il protège<sup>31</sup>. » Au-delà de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, ces interrogations autour de la responsabilité collective recèlent également une universalité et une certaine actualité, puisqu'on sait à quel point elles ont refait surface en 2022-2023.

Quant à l'injonction au meurtre, elle semble avoir trouvé un certain écho dans la population soviétique. Dans son journal tenu pendant le siège de Leningrad qui n'a jamais été publié, une écrivaine et journaliste se montre particulièrement réceptive : « "Tue l'Allemand !" Comme ce bref slogan est le plus juste ! Tue l'Allemand, chaque Allemand, pour qu'il n'y en ait plus sur terre ! » Elle valide donc explicitement le discours de propagande et se l'approprie (on voit que la deuxième partie de la phrase n'est pas reproduite entre guillemets). Et de regretter de ne pas être en mesure d'exécuter cette injonction sacrée : « Si seulement, si seulement je pouvais tuer un Allemand<sup>32</sup> ! » La haine s'accompagne donc bien, comme il se doit, d'un désir de meurtre. La violence de l'ennemi alimente la détestation et, dans son sillage, une conception de la justice qui relève du règlement de compte : il faut être à la hauteur de la sauvagerie adverse. En témoigne cet autre exemple : attentif aux conversations qui ont cours dans la cave de leur immeuble pendant les alertes aériennes, un autre écrivain note une explosion des désirs de vengeance qui se caractérise par sa brutalité : « couper des têtes », « castrer Hitler et 20 000 Allemands »,

---

31. « *С кем мы боремся насмерть ? С германским народом или с гитлеровской Германией? Одно ли и то же — Германия и Гитлер ? Разве не ответственен германский народ за преступления, чинимые его армией, руководимой Гитлером? [...] Один Гитлер или кучка его единомышленников ничего не сделали бы. За содеянные преступления перед человечеством ответственность несет весь германский народ, во главе которого стоит признанный им, защищаемый им, кровавый изверг Гитлер.* », journal de Georgij Knjazev, entrée du 1<sup>er</sup> novembre 1941 (KNJAZEV, 2009, p. 271).

32. Journal de Elena Katerli, entrée du 18 mai 1943 (CGALI SPb., fonds P-187, op. 1, dossier 7, l. 9). Pour un autre exemple d'adhésion au discours de haine nationale, voir : « *Какая ненависть кипит в груди у нас к Гитлеру, его приспешникам, ко всему немецкому отродью, напавшему на нашу мирную жизнь.* » [Quelle haine bouillonne dans nos cœurs contre Hitler, ses sbires, et toute cette engeance allemande qui s'en est pris à notre vie paisible !], journal de Feodosij Grijaznov, entrée du 24 décembre 1941.

etc., afin de « faire la même chose qu'ils font d'après les journaux<sup>33</sup> ». Ainsi, le langage haineux envahit non seulement le discours officiel et littéraire, mais aussi une partie du discours intime.

Cette apparente communauté d'affects entre le pouvoir et ses citoyens doit être nuancée. Aux instants de recul, la radicalité de leurs propres sentiments et ce soudain accès de haine peuvent en surprendre certains : « Serait-ce possible que même moi, j'ai soif de sang, à tout prix<sup>34</sup> ? » ; cette haine débordante semble être éprouvée pour la première fois<sup>35</sup>, irrésistible, comme si elle s'imposait naturellement : « Eh oui, on devient malgré nous des cannibales avides de sang<sup>36</sup> ». La légitimation du meurtre haineux suscite néanmoins une interrogation rhétorique chez Georgij Knjazev : « On peut se demander ce qui distingue l'homme du moustique dès lors que plusieurs millions de personnes considèrent la tuerie d'autres personnes comme un devoir sacré<sup>37</sup>. » Il fait d'ailleurs partie de ces rares diaristes qui font état d'un désir de justice non pas sommaire, mais par un jugement en règle au tribunal<sup>38</sup>.

33. Journal d'Aleksej Krajskij, entrée du 11 octobre 1941 (2015, p. 56). Voir aussi « *Нет, они заплатят за все. За погибших от бомб и снарядов ленинградцев, москвичей, киевлян и многих других, за... изуродованных... бойцов Красной Армии, за расстрелянных, растерзанных... раздавленных женщин и детей. Они заплатят сполна за изнасилованных девушек и маленьких еще девочек..., за изрешеченных разрывными пулями маленьких ребятшек и женщин с младенцами на руках, за которыми эти дикари, сидящие за штурвалами самолетов, охотились ради развлечения – за все, за все это они заплатят.* » [Non, ils paieront pour tout. Pour les Léningradois, les Moscovites, les Kieviens et bien d'autres tués sous les bombes et les obus, pour les soldats mutilés de l'Armée rouge, pour les femmes et les enfants abattus, déchiquetés, écrasés. Ils paieront intégralement pour les filles et les fillettes violées..., pour les petits enfants et les femmes avec des bébés dans les bras, qui ont été chassés et criblés de balles explosives pour le plaisir par ces sauvages assis aux commandes des avions – pour tout, pour tout cela, ils paieront...], journal de Lena Muxina, entrée du 8 septembre 1941 (МУХИНА, 2011, p. 94).

34. Journal de Ksaverij Sel'cer, entrée du 4 novembre 1941 (SEL'СЕР, 2021, p. 138).

35. « *Я никогда не была злой. Я всем старалась сделать что-нибудь хорошее. А теперь я ненавижу этих сволочей* » [Je n'ai jamais été méchante. J'ai toujours essayé de faire quelque chose de bien pour tout le monde. Mais maintenant, je hais ces salauds], journal de Valentina Peterson, entrée du 20 octobre 1941 (PETERSON, 2015, p. 225).

36. SEL'СЕР, *ibid.*

37. « *Можно спросить, чем отличается человек от комара, если многие миллионы считают своим священным долгом убийство других? Лежат и гниют в земле одинаково и трупы людей, и комаров.* » Journal de Georgij Knjazev, entrée du 19 mai 1943 (КНЈАЗЕВ, 2009, p. 936).

38. « *Не сразу повесить, а сперва судить. Призвать от каждой разоренной Гитлером страны представителей: мужчину и женщину из особенно пострадавших местностей*



Affiche de propagande soviétique encadrée de citations de l'article *Tue!* d'Èrenburg, Leningrad, 1943.



Dessin de Kukryniksy « Tue-le ! »  
avec quelques vers de Konstantin  
Simonov, Okno Tass, 1942.



Affiche « Papa, tue l'Allemand »  
de Maria Nesterova-Berzina, 1942.

## Haines indicibles

Bientôt, cet abandon de la haine idéologique au profit d'une haine nationale ne sera plus perçu comme politiquement correct. Celle-ci sera alors retouchée, pour revenir à la première veine : « Tue l'Allemand » redevient « Tue le fasciste<sup>39</sup> ». C'est ainsi qu'au moment où l'Armée rouge marche sur l'Allemagne, Èrenbourg est accusé d'avoir attisé la haine nationale<sup>40</sup>. Mais la détestation de l'adversaire, dans sa forme modérée ou exacerbée, n'en constituera pas moins un ingrédient obligatoire de la palette émotionnelle du citoyen soviétique type. Elle se fait composante durable du récit canonique sur la Seconde Guerre mondiale en terrain soviétique. À l'inverse, l'existence de sentiments positifs à l'égard des Allemands sera exclue de l'historiographie pendant des décennies – et de nouveau dans la Russie actuelle –, d'où la difficulté à aborder le sujet de la collaboration, même quatre-vingts ans après les faits.

À côté de cette haine *approuvée*, car coïncidant avec les attentes du pouvoir, il existe un certain nombre de haines indicibles durant la Seconde Guerre mondiale et sans doute plus largement durant l'époque stalinienne. La plus évidente des haines iconoclastes est celle qui prend pour objet le régime lui-même. Alors que l'heure est au patriotisme pour faire face au danger de l'invasion, certains Soviétiques font part de leur aversion pour le pouvoir stalinien qui ne vaudrait

---

*в качестве присяжных заседателей. Собрать документы и образчики из необъятного количества "вещественных доказательств" изуверской жестокости Гитлера и гитлеровцев.* » [Ne pas le pendre immédiatement, mais d'abord le juger. Faire venir de chaque pays ravagé par Hitler des représentants : un homme et une femme issus des régions les plus durement touchées, en tant que jurés. Rassembler des documents et des exemples provenant de l'immense quantité de « preuves matérielles » de la cruauté inhumaine d'Hitler et des hitlériens.] Journal de Georgij Knjazev, entrée du 5 juillet 1941. Voir aussi « *И мне захотелось, чтобы Гитлер перед судом лежал бы в штабеле мертвецов и немного понял, сколько несчастья он принес со своей сворой всему миру и нашему городу.* » [Et j'aimerais qu'Hitler, avant d'être jugé, repose un moment parmi les piles de cadavres, pour qu'il comprenne un peu l'ampleur du malheur que lui et sa clique ont apporté au monde entier et à notre ville.] Journal de Konstantin Mosolov, entrée de 1943 (MOSOLOV, 2014, p. 392).

39. Lors de l'inclusion, dans les années 1960, de ce poème dans les *Œuvres complètes* de Simonov, la tendance étant alors pour partie revenue à l'internationalisme, le titre en fut changé pour en atténuer le caractère agressif (« *Если дорог тебе твой дом* » [« Si ta maison t'est chère »]) et le mot « allemand » remplacé par « fasciste ». Konstantin Simonov, *Собрание сочинений в шести томах* [Œuvres complètes en six volumes], 6 vols, M., 1966, p. 88-90.

40. Voir par exemple *Pravda*, 14 avril 1945, « *Товарищ Эренбург упрощает* » [« Le camarade Ehrenbourg simplifie à l'excès »] de Grigorij Aleksandrov qui lui demande de désavouer ses écrits antifascistes (KRINKO, 2010, p. 82).

pas mieux que les Allemands honnis<sup>41</sup> (l'une parle d'une « double barbarie, celle d'Hitler et de Staline<sup>42</sup> »). Elle est exprimée non seulement par des anti-bolcheviques de longue date, mais aussi par ceux qui sont simplement révoltés par les manquements – voire les mensonges – du pouvoir soviétique que la guerre met en exergue, et donc par sa responsabilité dans l'ampleur de la catastrophe lors des premiers mois du conflit. Les cibles de la haine peuvent être variées, allant du fonctionnaire du NKVD qui continue d'importuner les citoyens apeurés et affamés au chef suprême en personne, en passant par les autorités locales qu'on accuse d'incompétence ou d'indifférence<sup>43</sup>.

En dehors des différentes figures du pouvoir, l'une des haines les plus hérétiques surgit dans la sphère familiale. Le récit canonique vante constamment la cohésion de la société soviétique pendant la guerre, présentée comme une grande famille qui aurait su faire preuve de bienveillance et de miséricorde même dans l'adversité. Les conditions de vie les plus extrêmes auraient même renforcé son union<sup>44</sup>. L'on reconnaît tout au plus l'existence d'une poignée de faibles d'esprit qui ont péché par égoïsme et se sont montrés indignes des vertus attendues de tout un chacun. Il n'est pas admis d'admettre les effets aliénants – voire inévitables – de la lutte quotidienne pour la survie, et particulièrement de la famine qui vient pourtant altérer le psychisme, les comportements, l'éthique, et donc redéfinir les rapports sociaux de façon parfois radicale. La sphère familiale est certes souvent l'ultime bastion où triomphent l'affection et l'entraide, mais elle peut aussi être victime du repli sur soi propre à l'impératif de la survie, comme en témoignent les journaux personnels écrits au cœur de cette lutte désespérée dans Leningrad assiégé.

Dans son analyse quasi anthropologique de la psychologie de l'assiégé, Lidija Ginzburg, elle-même témoin de la dislocation sociale, explore cette ambivalence,

41. Voir les journaux personnels de Ljubov' Šaporina, de Lidija Osipova, d'Elizaveta Krajskaja.

42. « *Это двойное варварство, Гитлера и Сталина, продолжалось теперь изо дня в день, часами, по всем районам одновременно.* » [Cette double barbarie, celle de Hitler et de Staline, se poursuivait désormais jour après jour, des heures durant, simultanément dans tous les quartiers.] Journal d'Ol'ga Frejdenberg, entrée de mai 1942 (FREJDENBERG, 1987).

43. Le cadre de cet article ne nous permet pas d'approfondir cet aspect.

44. Dans le cas de Leningrad assiégé, voir l'exemple de l'ouvrage le plus réédité sur le sujet à l'époque soviétique, qui consacre un chapitre à l'attitude solidaire et soudée des assiégés : on peut notamment y lire qu'« en dépit de toutes les horreurs de la guerre, les Léningradois conservaient leur confiance les uns envers les autres, et faisaient montre d'une amicale entraide, d'un souci envers toute personne affaiblie n'étant plus en mesure de subvenir à ses besoins » PAVLOV, 1969, p. 191.

ce mélange « d'amour et de haine », de « compassion et cruauté » qui caractérise, à ses yeux, l'expérience familiale du blocus de Leningrad<sup>45</sup>.

Avoir une famille à nourrir revêtait une double signification pour l'assiégé parti en chasse. Cette famille pouvait se révéler fatale, parce que le chasseur devait partager, ce qui créait un perpétuel enfer de violence, de remords, de cruauté et de pitié. Mais en même temps, cette famille à la maison était le dernier élément éthique qui restât, le dernier symbole social<sup>46</sup>.

Dès 1942, rapportant les reproches faits par les enfants à l'endroit de leur mère pour des histoires de nourriture, les vols de tickets de rationnement ou les abandons, une diariste constate qu'« à présent, les relations familiales sont anormales, hostiles même<sup>47</sup> ». Dans des conditions inhumaines où chaque bouchée de pain signifie un surplus de chance de survie, la méfiance, la suspicion, le ressentiment font surface et doivent être appréhendés comme un dommage collatéral de la faim. La haine elle-même constituerait la « tragédie de beaucoup de familles léningradoises<sup>48</sup> ». Au seuil de la mort, épuisé, affamé, ensauvagé, l'on cherche un coupable à ses malheurs, et parfois, le plus simple est de le désigner dans son entourage immédiat. C'est ainsi que « les plus proches sont devenus des ennemis », conclut un diariste après avoir relaté le cas d'une mère soupçonnant constamment son fils, autrefois adoré, de lui voler de la nourriture et qui engloutit systématiquement d'un seul coup la ration qu'il rapporte au lieu de la partager<sup>49</sup>. Malgré tout l'amour que se portent les membres d'une famille, la vulnérabilité, la dépendance des proches peut devenir insupportable par le sacrifice qu'elle impose. Tirant le bilan de ce délitement au printemps 1942, un diariste écrit : « Même les relations entre mère et enfant, entre mari et femme se sont déshumanisées. La mère souhaite la mort de son enfant, le mari celle de sa femme et vice-versa<sup>50</sup>. »

---

45. GINZBURG, 2011, p. 313 et 111.

46. *Ibid.*, p. 352.

47. Journal d'Aleksandra Ljubovskaja (cité dans PERI, 2017, p. 97-98). Voir aussi le journal de Valerija Igoševa, entrée du 13 janvier 1942 (2015, p. 77). Un des journaux personnels les plus éloquents à cet égard est celui de Jurij Rjabinkin, qui fait état des rapports conflictuels avec sa sœur et sa mère, invariablement au sujet de la nourriture (RIABINKINE, 2022).

48. Journal d'Igor' Čajko, entrée du 20 mars 1943 (ČAJKO, 2000, p. 115).

49. *Ibid.*

50. Journal d'Arkadij Lepkovič, entrée du 20 mai 1942 (cité dans PERI, 2017, p. 102).

## Pour une approche circonstanciée de la haine

Cette animosité et cette conflictualité qui écornent les relations les plus proches sous la pression de la faim sont restées hors champ de l'historiographie soviétique. Cette tabouisation s'explique par une idéalisation des rapports humains propre au récit officiel de cette ère, mais aussi par une lecture *morale* de ceux-ci. Les comportements et les émotions des Soviétiques faisaient systématiquement l'objet d'un jugement entre ce qui est louable et ce qui est répréhensible, sans réflexion sur ce que les conditions extrêmes de la guerre ou de la famine transforment. Dans cette optique, tout ce qui risquait d'être interprété comme un abaissement de l'être humain, une abdication éthique, était gommé, car susceptible d'être perçu comme une offense ou une tentative de dénigrer « l'héroïsme » des Soviétiques.

De nos jours encore, une approche neutre, dépassionnée, dénuée de moralisation, reste extrêmement compliquée dans le discours russe public et savant, qui s'obstine à vouloir faire de personnes aux prises avec des circonstances extrêmes des *surhommes*, sans leur accorder le droit à la moindre inflexion par rapport au code de conduite acceptable et aux grilles d'évaluation des temps de paix<sup>51</sup>. En définitive, cette condamnation (qui confine à l'intolérance) leur dénie le droit à une forme d'*humanité*. Pourtant, quand il ne se joue rien de moins que la vie et la mort, que tout en l'humain est mis à l'épreuve, qu'il se débat comme il le peut, doit-il justifier ou rendre des comptes à ceux qui n'ont pas vécu ces épreuves ? Tout jugement moral semble déplacé, voire indécent ; le lecteur de son témoignage ne peut que recevoir cette expérience comme un matériau brut ne souffrant aucun polissage.

## Bibliographie

- BERKHOFF Karel, 2012, *Motherland in Danger. Soviet Propaganda during World War II*, Harvard University Press, Cambridge.
- BROOKS Jeffrey, 1995, "Pravda Goes to War" in STITES Richard (dir.), *Culture and Entertainment in Wartime Russia*, Indiana University Press, Bloomington, 1995, p. 9-27.
- GILSON Boris ГИЛЕНСОН Борис *et al* (dir.), 1985, *Дорога на Смоленск. Американские писатели и журналисты о Великой Отечественной войне советского народа (1941-1945)* [La route vers Smolensk. Écrivains et journa-

---

51. Une exception peut cependant être relevée dans les travaux de Sergej Jarov (2011).

- listes américains à propos de la Grande Guerre patriotique du peuple soviétique (1941-1945)], Прогресс [Progress], Москва [Moscou], 470 p.
- GINZBURG Lidija ГИНЗБУРГ Лидия, 2011, *Проходящие характеры : проза военных лет. Записки блокадного человека* [Caractères passants : la prose des années de guerre], Новое издательство [Novoe izdatel'stvo], Москва [Moscou].
- ГОРДЖАЕВА Tat'jana, 2002, «Убить немца : образ противника в советской пропаганде» [Tuer l'Allemand : l'image de l'adversaire dans la propagande soviétique] in *Rodina*, n° 10, p. 43-44.
- GRUSZKA Sarah, 2017, « Civilisation versus barbarie. L'Ennemi sous la plume des Leningradois assiégés » in PIERALLI Claudia, DELAUNAY Claire & PRIADKO Eugène (dir.), *Russia, Oriente slavo e Occidente europeo Fratture e integrazioni nella storia e nella civiltà letteraria* [Fractures et intégrations entre la Russie, le monde slave-oriental et l'Occident à l'époque moderne et contemporaine], Firenze University Press, Florence, p. 151-176.
- HELLER Michel, 1985, *La machine et les rouages. La formation de l'homme soviétique*, trad. COLDEFY-FAUCARD Anne, Calmann-Lévy, Paris, p. 122-124.
- JAROV Sergej ЯРОВ Сергей, 2011, *Блокадная этика: Представления о морали в Ленинграде в 1941-1942 гг* [L'éthique du siège : Représentations de la morale à Leningrad en 1941-1942], Нестор-история [Nestor-Istoria] (rééd.), СПб. [SPb]; 2012, Центрполиграф [Tsentrpoligraf], СПб. [SPb]; 2013, Русская тройка [Russkaja trojka], СПб. [SPb].
- KLEMPERER Victor, 2002, *LTI, la langue du III<sup>e</sup> Reich : carnets d'un philologue*, trad. GUILLOT Élisabeth, Albin Michel, Paris.
- KRINKO Evgenij КРИНКО Евгений, 2010, «Образы противника в массовом сознании советского общества в 1941-1945 годах» [Représentations de l'ennemi dans la conscience collective de la société soviétique des années 1941-1945], *Российская история* [Rossijskaja istorija], n° 5, p. 74-89.
- ЛОМАГИН Nikita ЛОМАГИН Никита, 2002, *Неизвестная блокада* [Le siège inconnu/méconnu], Нева-ОЛМА [Neva-OLMA], СПб-Москва [SPb-Moscou], 2 vols.
- PAPERNO Irina ПАПЕРНО Ирина, 2017, «Осада человека: Блокадные записки Ольги Фрейденберг в антропологической перспективе» [L'homme assiégé : Les notes du siège d'Ol'ga Frejdenberg dans une perspective anthropologique] in BARSKOVA Polina БАРСКОВА Полина & NICCOLOSI Riccardo НИКОЛОЗИ Р. (dir.), *Блокадные нарративы: Сборник статей* [Les narratifs du siège : recueil d'articles], НЛО [NLO], Москва [Moscou], p. 126-151.

- PAVLOV Dmitrij ПАВЛОВ Дмитрий, 1969, *Ленинград в блокаде* [Leningrad assiégé], Советская Россия [Sovetskaja Rossija], Москва [Moscou].
- PERI Alexis, 2017, *The War Within: Diaries from the Siege of Leningrad*, Harvard University Press, Cambridge-London.
- PISIOTIS Argyrios, 1995, "Images of Hate in the Art of War" in STITES Richard (dir.), *Culture and Entertainment in Wartime Russia*, Indiana University Press, Bloomington, p. 141-156.
- WERTH Alexander, 1965 [1964], *La Russie en guerre*, trad. ZÉRAFFA Michel, Stock, Paris.
- FREJDENBERG Ol'ga ФРЕЙДЕНБЕРГ Ольга, 1987, «Осада человека» [Le siège de l'individu], *Минувшее* [Le passé], Вып. 3, Atheneum, Paris, p. 9-44.
- GRJAZNOV Feodosij ГРЯЗНОВ Феодосий, 2009, «Дневник» [Journal intime] (7 septembre 1941 - 7 février 1942) in KOVAL'ČUK Valentin КОВАЛЬЧУК Валентин (dir.), «Доживем ли мы до тишины?»: *Записки из блокадного Ленинграда* [« Vivrons-nous jusqu'au silence ? » : Notes de Leningrad assiégé], Нестор-История [Nestor-Istorija], СПб [SPb], p. 9-190.
- GUERMANOVA Maria, 2014, *Journal de Maria. Une institutrice soviétique dans la guerre. 1941-1943*, trad. WERTH Nicolas, Autrement, Paris.
- IGOŠEVA Valerija ИГОШЕВА Валерия, 2015, «Дневник Леры Игошевой» in ФАКТОРОВИЧ Е. ФАКТОРОВИЧ Е. (dir.), *Детская книга войны : Дневники 1941-1945* [Le livre des enfants pendant la guerre : Journaux intimes 1941-1945], Аргументы и факты [Argumenty i fakty], Москва [Moscou], p. 65-68.
- KNJAZEV Georgij КНЯЗЕВ Георгий, 2009, *Дни великих испытаний : Дневники 1941-1945* [Les jours de grandes épreuves : Journaux intimes 1941-1945], Наука [Nauka], СПб [SPb].
- КРАЈСКИЈ Aleksej КРАЙСКИЙ Алексей, 2015, «Блокадные будни в дневниках А. П. Крайского и Е. П. Крайской» [« Le quotidien du siège dans les journaux intimes d'A. P. Krajskij et E. P. Krajskaja »] in САР'КОВА Т. ЦАРЬКОВА Т. & ПРОЗОРОВА Н. ПРОЗОРОВА Н. (dir.), *Блокадные дневники: Ежегодник Рукописного отдела Пушкинского Дома на 2014 год* [Journaux intimes du siège : Almanach du Département de manuscrit de la Maison Pouchkine pour 2014], Дмитрий Буланин [Dmitrij Bulanin], СПб. [SPb].

- MOSOLOV Konstantin МОСОЛОВ Константин, 2014, in SOKOLOVSKAJA Natalia СОКОЛОВСКАЯ Наталия, *Ленинградцы: Блокадные дневники из фондов Государственного мемориального музея обороны и блокады Ленинграда* [Les Lénningradois : journaux intimes des fonds du Musée-mémorial de la défense et du siège de Leningrad], Лениздат [Lenizdat], СПб [SPb], p. 201-284.
- MUXINA Lena МУХИНА Лена, 2011, « *Сохрани мою печальную историю...* » : *Блокадный дневник* [« Conserve ma triste histoire... » : Journal intime du siège], Азбука [Azбуka], СПб [SPb].
- PETERSON Valentina ПЕТЕРСОН Валентина, 2015, «Дневник» [« Journal intime »], in ФАКТОРОВИЧ Е. Факторович Е. (éd), *Детская книга войны : Дневники 1941-1945* [Le livre des enfants pendant la guerre : Journaux intimes 1941-1945], Аргументы и факты [Argumenty i fakty], Москва [Moscou], p. 223-228.
- RIABINKINE Iouri, *Le siège de Leningrad. Journal d'un adolescent (1941-1942)*, 2022, trad. ВОБРОВА Марина, préface de GRUSZKA Sarah, éditions des Syrtes, Paris.
- SEL' CER Ksaverij СЕЛЬЦЕР Ксаверий, 2012, « Дневник » [Journal intime] in GLEZEROV S. ГЛЕЗЕРОВ С. (dir.), *Блокада глазами очевидцев. Дневники и воспоминания. Антология* [Le siège vu par les témoins. Journaux intimes et souvenirs. Anthologie], Остров [Ostrov], СПб [SPb], p. 124-150
- ВОРОВ'ЕВА Marija ВОРОБЬЕВА Мария, URL : <https://prozhito.org/person/931> (consulté le 12/06/2019).
- ХОМИЧ Ljudmila ХОМИЧ Людмила, 2003, «Страницы из блокадного дневника» [« Pages tirées du journal intime du siège »], *Из истории Кунсткамеры (1941-1945)* [Sur l'histoire de la Kunstkamera (1941-1945)], Кунсткамера [Kunstkamera], СПб [SPb], p. 191-201.
- ЇАЈКО Igor' ЧАЙКО Игорь, 2000, «Дневник» [Journal intime], *Труды Государственного музея истории Санкт-Петербурга* [Travaux du Musée national d'histoire de Saint-Pétersbourg], n° 5, p. 101-23.

**Résumé :** Au cours du siège que subit Leningrad durant deux ans et demi par les troupes allemandes, la haine fit l'objet d'un double renversement des valeurs. Comme dans toute l'URSS stalinienne en guerre, elle acquit une connotation positive quand la propagande soviétique se mit à encourager, voire à ériger au rang de devoir civique, la haine à éprouver envers l'ennemi fasciste. En étudiant les journaux personnels tenus par les assiégés, il s'agit de voir dans quelle mesure cette campagne d'instrumentalisation des affects, qui avait pour objectif de renforcer la mobilisation

de la population, fut efficace et comprise par la population. Mais contrairement à l'image d'Épinal véhiculée par des décennies d'historiographie soviétique bien figée dans un canon héroïsant, l'Allemand ne fut pas la seule cible de la haine des assiégés. Dans un contexte de famine, de lutte quotidienne pour la survie et d'explosion de la mortalité, des manifestations de rancœur, d'envie et d'égoïsme apparaissent au sein de la population, s'immiscant jusque dans la sphère familiale. Écornant la représentation dominante d'une société exemplaire louée pour son entraide à toute épreuve, la haine entre proches fera l'objet d'un des tabous les plus intouchables de cette histoire. Un tel décalage invite à interroger ce sentiment en tant qu'infraction à une norme comportementale et émotionnelle qui persistera à présenter des habitants affamés, au seuil de la mort, en surhommes, leur déniaient le droit et la légitimité à éprouver des affects tout aussi hors-normes que l'étaient leurs conditions de vie.

**Mots-clefs :** Leningrad, siège, blocus, Seconde Guerre mondiale, stalinisme, émotions, haine, nazis, historiographie, journaux personnels, subjectivité.

*Incited hatred, unspeakable hatred*  
*The many facets of hate in times of war and survival*

**Abstract:** *During the two-and-a-half-year siege of Leningrad by German troops, hatred underwent a double reversal of values. As was the case throughout the wartime USSR, it acquired a positive connotation when Soviet propaganda began to encourage hate - even elevating to the status of civic duty - of the fascist enemy. By studying the diaries kept by the besieged Leningraders, this article aims to show to what extent this campaign instrumentalizing emotions, intended to bolster the mobilization of the population, was effective and received by the population. Yet, contrary to the stereotype conveyed by decades of Soviet historiography frozen in a heroic canon, the Germans were not the sole target of the Leningraders' hatred. In a context of famine, daily struggle for survival, and explosion of the death rate, manifestations of resentment, envy, and egoism appeared among the population, even reaching into the family sphere, which is one of the most untouchable taboos in this story, scorching the prevailing representation of an exemplary society. Such disparity invites us to question this feeling as an infraction of a behavioral and emotional norm that persists in portraying starving inhabitants, on the brink of death, as superhuman, denying them the right and legitimacy to experience emotions that were just as unusual as their living conditions were.*

**Keywords:** *Leningrad, siege, blockade, World War II, stalinism, emotions, hatred, nazis, historiography, diaries, subjectivity.*